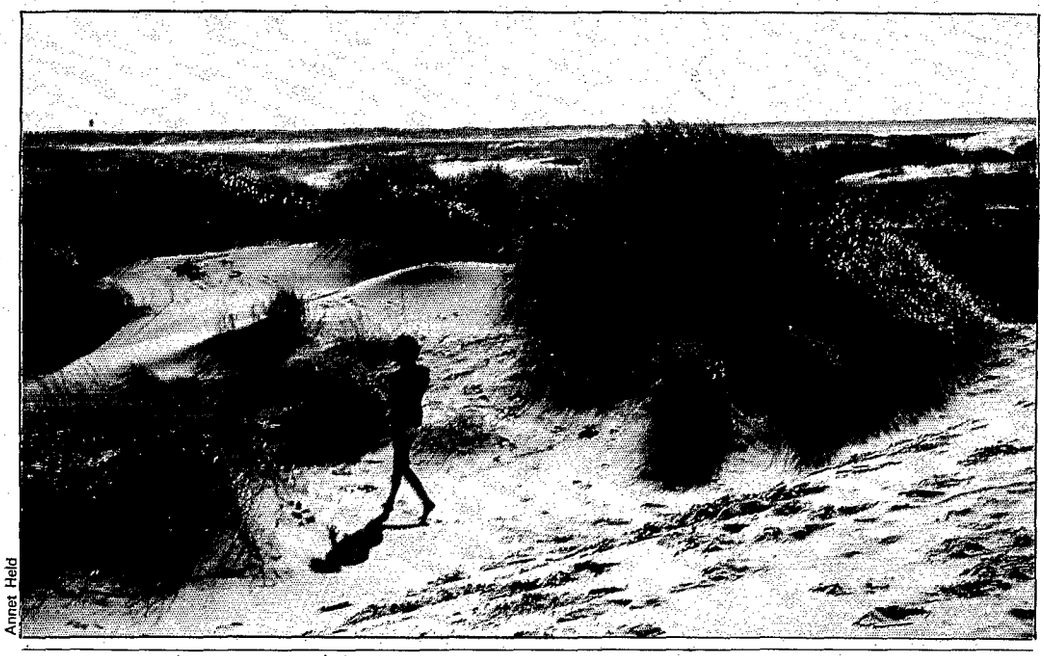
PAYS-BAS

VLIELAND

L'ILE AUX OISEAUX



Annet Held

ICI, ON NE CULTIVE QUE LE CALME, ON NE SÈME QUE LES DUNES

Rien dans les guides. Rien non plus dans les livres sur la Hollande. Le seul monument de l'île jugé digne de figurer sur les cartes postales est une sorte de vieux phare en tôle, peint en rouge. Les dépliants touristiques, qui pèchent rarement par défaut d'optimisme, conviennent qu'*« on ne peut pas y garantir le beau temps d'un bout à l'autre de l'année »*. Le reste, vous le découvrirez après une heure et demie de navigation sur un chenal tortueux et balisé comme une autoroute : un peu de sable sur un peu d'eau, une dune égarée sur la mer.

Vlieland : du sable, de l'herbe et des oiseaux. Avec en plus un millier de Hollandais massés dans un village plus ou moins abrité des vents d'ouest et qui vivent là en attendant l'été, ses touristes et ses campeurs. Quand l'île est pleine comme un œuf, en juillet-août, il y a là sept mille personnes venues tremper leurs orteils dans une eau à 18 °C et attraper, mais oui, des coups de soleil. La prospérité s'abat alors sur les habitants de l'île. On ne trouve plus une maison à louer, plus une place pour sa tente. En mai, juin ou septembre, c'est quasiment désert, et c'est une sorte de miracle.

Mode d'emploi du miracle : d'abord, louer un vélo. C'est indispensable : les voitures sont interdites sur l'île. Un vélo hollandais bien sûr, noir, immense, respectable, qui vous retire immédiatement l'envie de piquer des sprints sur la petite route de l'île, mais vous incite au contraire à la plus sage des lenteurs. De toute façon, si vous pédalez trop vite, le vent d'ouest aura vite fait de vous ramener à la raison : quelle que soit la balade que vous entreprenez, vous l'aurez toujours dans le nez en partant.

Alors, vous pédalez lentement. Vous sortez sans trop de bruit du village — mon vélo couine comme une mouette, mais sur Vlieland une mouette de plus ou de moins ne se remarque pas — et vous enfilez le premier sentier venu. Lequel ? Aucune importance. Le paysage est toujours le même. A droite, une dune qui vous cache la mer. A gauche, tout un monde de sable, d'herbe et d'eau où nichent des milliers d'oiseaux et qui semble s'étendre jusqu'à l'infini. L'impression est fausse : Vlieland dans sa plus grande largeur ne dépasse pas deux kilomètres et demi. Mais aussi loin que porte le regard, vous êtes seul avec les canards, les huppes, les faisans, les eiders, les échassiers de toutes sortes et des tas d'autres oiseaux dont je ne connais que le nom hollandais, ce qui ne m'avance guère...

Vous abandonnez votre vélo au pied de la dune que vous escaladez. Et vous êtes toujours seul — même en juillet et en août m'ont affirmé les familiers des lieux : il suffit de laisser le village à un kilomètre derrière soi. Sable fin qui hésite entre le jaune et le gris, vagues qui se brisent, dans lesquelles, parfois, se prélassent des phoques. Calme, solitude, silence... Ce sont les richesses de l'île.

Les habitants de Vlieland le savent bien. Il n'y a pas un champ cultivé sur l'île, pas un tracteur, à peine, en cherchant bien, une dizaine de veaux. Ici, on ne cultive que le calme, on ne sème que les dunes. On trace des chemins tranquilles, on balise des sentiers. On y vient avec ses jumelles si on a la fibre ornithologique — les Hollandais sont grands amateurs d'oiseaux —, pas avec son transistor.

Le bruit, l'agitation, vous les trouverez plus loin, à Texel, à Ameland, à Terschelling, îles à voitures où les Allemands débarquent en force dès que le soleil commence à tiédir l'atmosphère. Le snobisme de Vlieland consiste parfois à faire semblant de ne pas comprendre l'allemand. Mais parlez anglais : tout le monde vous répondra, vous expliquera avec l'infinie gentillesse des Hollandais le mode d'emploi de cette île dont les habitants ne vont pas dix fois par an sur le continent, pourtant proche : ils se trouvent trop bien chez eux. Ils vous raconteront les digues qui tentent de casser les courants et qu'il faut réparer tous les ans après les tempêtes d'hiver, les repères qui quadrillent le sable et les landes, qui font en permanence le point de cette guerre incessante que la mer et le sable se livrent dans cette région depuis des siècles. Il n'est pas vieux, le Waddenzee, qui sépare Vlieland et les autres îles frisonnes du reste de la Hollande. Un raz de marée au XIII[e] siècle a permis à la mer d'envahir le plat pays qui se trouvait derrière les dunes. Depuis, les dunes sont des îles que la mer du Nord tente de grignoter. A quelques milles à peine de Vlieland, il reste un banc de sable minuscule. Il y a deux siècles, c'était encore une île, une vraie, avec des habitants. Les limites de la mer et des terres émergées sont toujours remises en question dans ce pays.

Mais pour l'instant Vlieland reste une île. Alors profitons-en. Il y a encore d'immenses balades tranquilles à faire, le nez dans le vent d'ouest, perché sur un immense vélo noir.

GÉRARD PETITJEAN

Une seule adresse : le V.V.V. (autrement dit, office du tourisme) de Vlieland (Postbus 1, 8888 ZN, Vlieland). Par son intermédiaire, vous pouvez louer n'importe quelle maison (compter de 1 200 à 1 600 francs la semaine à la belle saison), réserver vos chambres d'hôtel ou retenir une place dans un camping. Sa documentation est remarquable de précision et de clarté, mais n'existe qu'en version hollandaise. En rassemblant notions d'anglais et d'allemand, vous arriverez à comprendre. Sinon l'Office du Tourisme néerlandais de Paris est à votre disposition (31, Champs-Elysées).

Les hôtels ne sont pas très chers : 1 500 francs la semaine en pension complète au plus fort de la saison dans un bon trois-étoiles français. Vous mangerez à la hollandaise : solide petit déjeuner façon british le matin, presque la même chose à midi et repas costaud le soir. Evitez les restaurants : vous paierez environ 100 francs des repas copieux, mais sans grand éclat, pâle imitation des plats de chez nous. C'est pourquoi la pension complète proposée par les hôtels est si intéressante.

N'oubliez pas de louer votre vélo : 150 francs par semaine environ.